

Aulu-Gelle, *Nuits Attiques*, extraits sur Pythagore

Livre I, CHAPITRE I.

De quelles mesures et de quels calculs se servit Pythagore, suivant Plutarque, pour déterminer quelle était la taille d'Hercule, pendant son séjour sur la terre.

Plutarque, dans un traité qui a pour titre *Combien les dons de l'esprit et la vertu mettent de différence entre l'âme et le corps*, rapporte le calcul ingénieux et habile au moyen duquel Pythagore découvrit de combien la taille d'Hercule l'emportait sur celle des autres hommes. Comme il passait à peu près pour constant qu'Hercule s'était servi de ses pieds pour mesurer le stade qui est à Pisé, près du temple de Jupiter Olympien; qu'il l'avait fait long de six cents pieds; que les autres stades de la Grèce, établis par d'autres dans la suite, comprenaient aussi six cents pieds, et toutefois étaient un peu moins longs que celui d'Olympie : Pythagore trouva sans peine, au moyen d'un rapport de proportions, que, entre le pied d'Hercule et celui des autres hommes, il y avait la même différence de longueur qu'entre le stade olympien et les autres stades. Les dimensions du pied d'Hercule une fois connues, il détermina la taille de son corps d'après ces dimensions, en se réglant sur la proportion naturelle des membres entre eux. Ainsi, il résulta de ce calcul qu'Hercule l'emportait par sa taille sur le reste des hommes, autant que le stade d'Olympie surpassait en longueur les autres stades formés du même nombre de pieds.

Livre I, CHAPITRE IX.

Sur la méthode et l'ordre de l'enseignement Pythagoricien. Quel était le temps où les disciples devaient se taire, et celui où ils pouvaient parler.

Voici quel ordre et quel système Pythagore et les héritiers de sa doctrine avaient coutume de suivre pour la réception et l'éducation de leurs disciples. D'abord, Pythagore étudiait d'après leur physionomie les jeunes gens qui demandaient à être instruits; ἐφυσιογνωμόνει, comme dit le grec; mot qui veut dire chercher à connaître les penchants de l'âme et le caractère d'après l'expression du visage et des traits, la forme du corps et tout l'extérieur de la personne. Ceux qui, d'après cet examen, paraissaient doués des qualités requises, entraient aussitôt dans l'école, où, pendant un certain temps, le silence leur était prescrit. Ce temps n'était pas le même pour tous, mais s'abrégait ou se prolongeait suivant le plus ou le ⁴³⁹ moins de capacité de chacun. Tandis que l'élève se taisait, il écoutait parler les autres ; et il ne lui était permis ni d'adresser des questions pour se faire expliquer ce qu'il ne comprenait pas suffisamment, ni de commenter la plume à la main ce qu'il avait entendu. Du reste, jamais cette épreuve ne durait moins de deux années ; et ceux qui la subissaient se nommaient ἀκουστικοί, auditeurs. Lorsqu'ils avaient ainsi appris la science si rare et si difficile de se taire et d'écouter, et que leur esprit s'était formé par ce long silence, qu'on appelait ἐχεμύθια, alors ils pouvaient parler librement, faire des questions, écrire ce qu'ils avaient entendu, et exposer leurs propres opinions. Ils s'appelaient alors μαθηματικοί, mathématiciens, du nom des sciences qu'ils commençaient à étudier à cette époque, puisque les anciens Grecs comprenaient, sous le nom de μαθηματα, la géométrie, la gnomonique, la musique, et les autres sciences de même ordre. Aujourd'hui le peuple donne le nom de mathématiciens à des hommes qu'il serait plus juste d'appeler Chaldéens, d'après le pays dont leur art tire son origine. Enfin, après avoir enrichi leur esprit de ces diverses

connaissances, ils arrivaient à l'étude des ouvrages de la nature et des principes du monde, et prenaient le nom de φυσικοί, physiciens. Tels étaient les détails que le philosophe Tauros, mon ami, me donnait sur l'école de Pythagore : « Mais maintenant, ajoutait-il, quelle différence non-seulement les jeunes gens, semblables à ces profanes qui abordent les autels sans s'être purifiés, se présentent au maître de philosophie sans s'être exercés à la spéculation, sans avoir aucune teinture des lettres ni des sciences; mais même ils se permettent de lui imposer la méthode qui leur convient le mieux pour étudier. L'un dit avec hardiesse : Voilà ce que je veux qu'on m'enseigne d'abord. L'autre : c'est ceci que je veux apprendre, et non cela. Celui-ci brûle de commencer par le *Banquet* de Platon, pour y voir l'ivresse d'Alcibiade ; celui-là veut prendre d'abord le *Phèdre*, à cause du discours de Lysias. Il en est même, ô profanation ! qui demandent à étudier Platon, non pour améliorer leur vie, mais pour former leur langage et polir leur style ; non pour acquérir de la modération, mais pour se donner de l'esprit. Ainsi se plaignait Taurus, en comparant les Pythagoriciens d'autrefois avec les jeunes philosophes d'aujourd'hui. N'oublions pas de noter ici que tous ceux qui étaient reçus dans l'école de Pythagore apportaient à la communauté leurs possessions et leurs revenus, et formaient ainsi un corps uni par des liens indissolubles, tel qu'était autrefois chez nous cette société de biens qu'on appelait *héritage non divisé*.

Livre I, CHAPITRE XX.

Ce que les géomètres appellent σχήματα figures. Quels sont les noms des figures de géométrie en latin.

Les figures que les géomètres appellent σχήματα sont de deux sortes : elles se distinguent en figures planes et en figures solides. Les géomètres emploient pour désigner ces deux espèces de figures les mots de επίπεδον et de στερεόν. La figure plane est celle qui ne s'étend qu'en longueur et en largeur, comme les triangles et les carrés dessinés sur une surface plate, et, par conséquent, sans profondeur. La figure solide est formée par des lignes qui s'étendent, non-seulement en longueur et en largeur, mais encore en hauteur, comme ces cimes triangulaires que l'on appelle pyramides, ou comme ces carrés que les géomètres désignent par le mot de κύβος, et que nous nommons *quadrantalia* : en effet, ce qu'ils appellent κύβος ; présente un carré de tous les côtés. «Tels sont, dit M. Varron, ces dés avec lesquels on joue sur une table divisée : on donne « même au dé le nom de χῦεος. » En arithmétique, on appelle aussi κύβος ; le nombre dont toutes les parties sont réductibles au même nombre, comme celui qui a été formé en multipliant trois par trois, et en multipliant encore par trois le produit obtenu. Selon Pythagore, c'est par le cube de trois que s'accomplit le cercle lunaire : en effet, la lune achève son cours en vingt-sept jours, et ce nombre est le cube de trois. Nous appelons linea, ligne, ce que les Grecs nomment γραμμή. Varron en donne cette définition : « La ligne, dit-il, est une certaine longueur, sans largeur ni profondeur. » Euclide la définit plus brièvement, et sans parler de profondeur : μήκος ἀπλατές. Ce mot μήκος ἀπλατές; ne pourrait se rendre en latin par un seul mot, à moins qu'on osât dire *illatabilis*.

LIVRE IV, Chapitre XI.

Renseignements donnés par le philosophe Aristoxène sur le régime de Pythagore et qui semblent plus vrais que la tradition ordinaire. Témoignage analogue de Plutarque sur le même sujet.

D'après une opinion ancienne fort en crédit, mais évidemment fausse, Pythagore ne mangeait jamais de la chair des animaux, et s'interdisait même ce légume que les Grecs appellent κύαμος, fèves. C'est en suivant cette opinion que le poète Callimaque a dit :

« Abstenez-vous de fèves, ne mangez point de chair : c'était le précepte de Pythagore, et je le proclame aussi. »

Cette erreur était aussi partagée par M. Cicéron, qui a dit, dans le premier livre de son traité *de la Divination* : « Platon veut que, lorsqu'on se livre au sommeil, la disposition du corps soit telle qu'il n'y ait rien qui puisse jeter dans l'âme le trouble et l'erreur. Aussi croit-on que l'usage des fèves a été interdit aux Pythagoriciens, parce que cet aliment produit une boursofflure contraire à la tranquillité qui doit régner dans une âme qui recherche la vérité. » Voilà les paroles de M. Cicéron. Mais, d'un autre côté, le musicien Aristoxène, homme très versé dans la littérature ancienne, et disciple d'Aristote, rapporte, dans un traité qu'il a laissé sur Pythagore, que les fèves étaient, de tous les légumes, celui que ce philosophe se faisait servir le plus souvent, parce qu'il les trouvait faciles à digérer, et douées d'une propriété laxative. Je cite Aristoxène lui-même : « Pythagore préférait les fèves à tous les autres légumes, parce qu'elles sont faciles à digérer et ne chargent pas l'estomac ; aussi en mangeait-il très souvent. » Le même Aristoxène prétend que Pythagore mangeait aussi du cochon de lait et du chevreau. Il tenait probablement ces particularités du Pythagoricien Xénophile, son ami, et de quelques autres personnes plus âgées, qui, par conséquent, avaient été presque contemporains de Pythagore. Le poète Alexis, dans sa comédie intitulée *la Pythagorienne*, nous apprend, lui aussi, que Pythagore mangeait de la chair des animaux. Quant aux fèves, il est probable que l'erreur provient d'un poème d'Empédocle, philosophe Pythagoricien, où l'on trouve ce vers :

« O malheureux, très malheureux, abstenez-vous de toucher aux fèves, κύαμους. »

On a pensé généralement qu'il s'agissait du légume qu'on appelle de ce nom ; mais ceux qui ont lu avec plus d'attention et d'intelligence les poèmes d'Empédocle ont pensé que κύαμους signifie ici testicule, et qu'Empédocle, sous le voile de l'allégorie et à la manière de Pythagore, désigne par ce mot les organes de la génération, première et principale cause de la conception, voies dont se sert la nature humaine pour se reproduire ; qu'ainsi dans ce vers, Empédocle ne défend pas de manger des fèves, mais il cherche à détourner les hommes de la débauche, des plaisirs honteux de Vénus. Plutarque, dont l'érudition donne du poids à ce qu'il avance, nous dit, dans le premier livre de son traité *sur Homère*, qu'au rapport d'Aristote, les Pythagoriciens se nourrissaient de la chair de tous les animaux, à peu d'exceptions près. Voici les paroles de Plutarque, que j'ai cru devoir citer, parce que ces détails sont peu connus : « Aristote nous apprend que les Pythagoriciens s'abstenaient de manger la matrice et le cœur des animaux ; qu'ils s'interdisaient l'ortie de mer et quelques autres animaux ; que du reste ils mangeaient de toute espèce de chair. L'ortie de mer, ἀκαλέφη, est un poisson que l'on appelle, dans notre langue, *urtica*. » Plutarque rapporte aussi, dans ses *Symposiaques*, que les Pythagoriciens ne mangeaient pas indistinctement de toutes les sortes de poissons. Le même écrivain nous dit que Pythagore assurait qu'il avait vécu d'abord sous le nom d'Euphorbe, c'est ce que tout le monde sait ; mais ce que l'on ignore assez généralement, c'est que, suivant Cléarque et Dicéarque, Pythagore disait avoir été

ensuite Pyrandre, puis Calliclée, enfin une courtisane d'une grande beauté, dont le nom était Alcé.